



© Gérald Vidamment

## CONVERSATION A TROIS

*Lizzie Sadin • Dorothy Shoes*  
*Marc Montméat*

### LA PRISON AUX MULTIPLES VISAGES

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRALD VIDAMMENT

**A**u cours de ces dix dernières années, les photographes Lizzie Sadin, Dorothy Shoes et Marc Montméat ont tous trois traité un même sujet : celui de l'incarcération. Lizzie y a consacré huit ans de sa vie, de 1999 à 2007, parcourant les prisons du monde entier. Dorothy a choisi la carte de la formation en imaginant des ateliers photographiques qu'elle anime depuis bientôt trois ans. Quant à Marc, qui partage son temps entre son métier de conseiller d'insertion à la maison d'arrêt d'Angoulême et celui de photographe, il a récemment redécouvert la prison à travers l'objectif de son appareil photo. Au final, trois expériences dans un même milieu qui se révèlent bien différentes.

Afin de tirer les enseignements de leurs reportages photographiques respectifs, nous leur avons proposé une rencontre pour échanger. Une sorte de conversation, tout simplement.

**Gérald :** Quelles sont les motivations qui vous ont tous les trois poussés à vous intéresser au milieu carcéral ?

**Dorothy :** Pour ma part, je crois que c'est une question d'engagement. A l'origine, j'étais comédienne. Mais très vite, j'ai eu envie de faire de l'art-thérapie, de me servir de ce moyen qu'est le théâtre comme « soin ». Me rendre en milieu carcéral devenait alors une évidence.

Je nourris également une forme de fascination du principe même de l'en-

fermement. Depuis toute jeune, cela me questionne. A 18 ans, j'ai eu envie de pénétrer ce monde. Cela m'a conduite en milieu clinique psychiatrique. Je me suis alors occupée de personnes schizo-phrènes puis ai organisé des ateliers théâtre durant un an. Je gardais néanmoins à l'esprit mon projet en milieu carcéral. Telle une volonté de ne pas oublier les oubliés.

**Gérald :** Pour faciliter l'échange avec les premiers détenus que tu as rencontrés, tu as je crois choisi de leur parler de photo et du regard de chacun.

**Dorothy :** Oui, tout à fait. Mon idée était de les faire réfléchir sur leur rapport à la photographie. Ont-ils déjà eu l'occasion de photographier ? Pourquoi ? Dans



Children Observation Home, New Delhi, Inde. « Dans cette prison gérée par l'Etat, le confinement est très sévère. La ronde des gardiens au-dessus des prisonniers, de jour comme de nuit... » © Lizzie Sadin



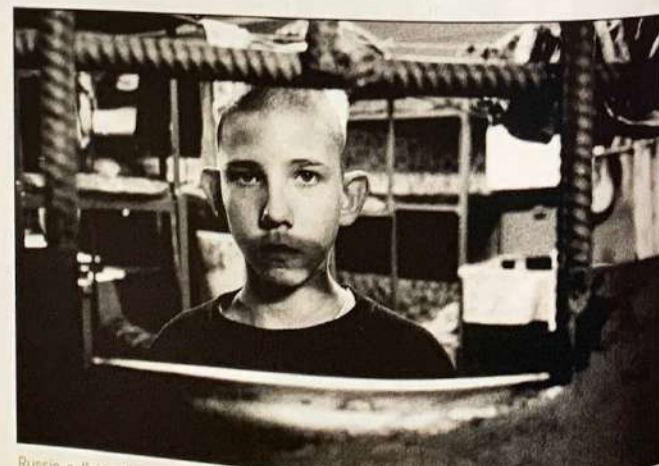


« Je me document énormément avant de partir en reportage dans une prison à l'étranger, ici en Russie. Sur place, je ne lâche pas tant que je n'ai pas vu ce que j'ai lu. » © Lizzie Sadin

quelles circonstances ? Progressivement, j'évoquais la perspective d'une sortie de prison. A ce moment-là seulement, on essayait ensemble de composer une image, d'extérioriser leurs pensées, leurs peurs à travers la réalisation d'un masque représentant leur visage le jour de la sortie de prison. J'ai toujours réagi comme un simple guide, les laissant les plus libres possibles dans leur réflexion. Ce n'est qu'en fin d'atelier que je les prenais en photo avec les masques qu'ils avaient dessinés eux-mêmes. Pour moi, l'important était de les voir faire, de les éveiller à la photographie. Et de créer cet espace d'échanges très libre entre l'intérieur et l'extérieur. Je suis convaincu qu'une relation de confiance peut alors se construire.

**Lizzie :** Lorsque tu entres dans une prison, as-tu la casquette de la photographe ou de l'art-thérapeute ?

**Dorothy :** Non, je ne suis pas art-thérapeute. J'ai certes suivi une formation d'art-thérapeute, mais après un an en clinique psychiatrique, je me suis rendue compte que tout ce que l'on m'avait appris à la fac avait perdu toute crédibilité. Je ne suis donc pas allée au bout. Même durant les ateliers que j'organisais, j'ai laissé tomber tout ce que j'avais appris. Dans les prisons,



Russie. « J'ai insisté pour qu'on m'ouvre la porte de la cellule C90 avant de partir. J'ai vu un gamin en train de nettoyer par terre. Il s'est approché et je l'ai pris en photo. On ne s'est pas parlés. Je l'ai appelé Dimitri. Cette photo a finalement fait l'affiche d'Amnesty. » © Lizzie Sadin

pénitentiaires, on a l'impression d'être au XIXe siècle. L'idée que des personnes soient enfermées m'indigne comme toi, Dorothy, parce que je pense que l'enfermement n'est pas la solution. L'incarcération d'un enfant mineur devrait être de courte durée, comme le souligne d'ailleurs la charte des droits de l'enfant. On devrait davantage réfléchir à la prévention, aux alternatives à l'emprisonnement et enfin à la réinsertion. Dans bien trop de pays, ces enfants sont oubliés. Des mineurs sont parfois détenus avec des majeurs et soumis à tout : abus sexuels, malnutrition, absence de visite des familles, maladies, manque d'éducation... En somme, tout ce qui va précisément empêcher la réinsertion. Qui plus est, ces enfants sont le plus souvent issus de milieux défavorisés. La prison ne fait donc qu'aggraver leur situation d'injustice sociale. En Colombie et au Cambodge, ce sont vraiment des victimes de la société. Leur crime est d'avoir faim ou froid, d'avoir volé du pain ou un pull.

**Gérald :** Et toi Lizzie, pourquoi avoir choisi de concentrer ton travail sur les mineurs incarcérés ?

**Lizzie :** J'ai vu un jour une émission de télévision montrant des enfants en prison en Russie. Les images étaient assez terribles. Ce sont des bagnes, des colonies

**Gérald :** J'imagine que la difficulté d'obtenir des autorisations a été plus difficile encore pour toi vu qu'il était question de mineurs.

**Lizzie :** Encore pire, oui. Pour les mineurs, on te dit qu'il faut demander l'autorisation

au juge de tutelle, aux parents... En clair, il faut réussir à déterminer qui a l'autorité parentale. En Russie, on ne m'a pas demandé de ne pas montrer les visages, mais il m'a fallu un an et demi pour obtenir l'autorisation de pénétrer dans les prisons. On m'a finalement accordé une visite d'une heure et demie, après d'après discussions de marchands de tapis. J'étais suivie en permanence par quelqu'un. Chaque photo que j'ai eue, c'est à l'arrachée. Par prison, j'ai dû payer 1500 francs. J'ai dit que je ne voulais pas donner d'argent, sauf si cela servait pour les enfants. Et j'ai insisté pour voir ce qu'ils achetaient pour eux (des barres protéinées, du papier et des stylos pour qu'ils écrivent à leurs familles). Ce travail photographique a finalement servi à Amnesty International pour une campagne intitulée *Justice pour tous*. S'en sont suivies plusieurs expositions, notamment dans les Fnac.

**Marc :** Comment s'est passé le premier contact avec les prisonniers ?

**Lizzie :** Après une telle attente, ce furent des moments hallucinants. Le temps n'est pas du tout le même. Il semble élastique : tout se passe très vite et tout semble très long à la fois. J'ai aussi vécu des moments très forts avec certains gamins qui me confiaient des choses qu'ils n'ont normalement pas le droit de dire. Tu demandes ensuite à voir la promenade mais ton regard se fixe d'un coup sur l'inscription « C90 » sur une porte. Il s'agit de la cellule où ils matent les prisonniers. A l'intérieur, ils sont vingt-quatre avec seulement six lits, hommes et enfants ensemble.

**Marc :** Mon expérience est bien différente. Le reportage qui m'a été initialement commandé par le magazine Polka m'a permis d'entrer pour la première fois avec un appareil photo dans une prison. J'étais extrêmement mal à l'aise, bien que je travaille au quotidien dans le milieu carcéral. Localisé entre Angoulême et Bordeaux, ce centre de détention présente la particularité d'être très ouvert. Une sorte d'ancien camp américain où les



« Et demain ? Portraits d'avenir », une série récompensée du 1er prix national Parole Photographique ainsi que du 1er prix national Bourse du Talent Portraits 2010. © Dorothy Shoes

détenus possèdent la clé de leur cellule. Ils sont relativement libres, peuvent faire du vélo, jouer au foot. Le dialogue est du coup plus facile. Cela m'a tout de même pris

huit mois pour obtenir les autorisations. En arrivant devant les détenus, je me suis présenté à eux en tant que photographe, c'était plus simple. J'ai commencé à



me sentir à l'aise aux cuisines. Ils y font notamment de la pâtisserie. Ils étaient fiers de ce qu'ils faisaient et de l'intérêt que je leur portais. J'ai ensuite pu me rendre dans leurs cellules et me mêler davantage à eux. Ma démarche est assez difficile à définir. Je pense que je souhaitais avant tout pouvoir parler de l'enfermement à travers ces hommes et ces femmes que je côtoie quotidiennement dans le cadre de mon travail. Je suis resté plusieurs jours avec eux. Lorsque j'y suis retourné pour leur montrer les images, ce n'est vraiment qu'à ce moment-là que je suis devenu un photographe à leurs yeux.

**Lizzie :** Dans les prisons palestiniennes, notamment dans les quartiers de haute sécurité, colombiennes ou encore brésiliennes où je me suis rendue, les détenus me lançaient souvent : « *madame, vous venez de France pour nous voir ? Pourquoi vous intéressez-vous à nous ? Vous êtes mariée ? S'il vous laisse venir, c'est qu'il ne vous aime pas !* ». En clair, ils veulent tout savoir. Répondre à leur soif d'informations est déterminant. Car pour recevoir, il faut d'abord savoir donner. J'ai souvent eu un très bon accueil de la part des prisonniers, les mineurs m'acceptant

comme si j'étais leur frangine.

**Dorothy :** Cela ne s'est pas passé comme ça pour moi, surtout avec les mineurs. J'étais traquée et tracassée. Dans une prison immense et flambant neuve près d'Avignon, j'ai été très bien accueillie par les surveillants. En revanche, beaucoup moins bien à Châteaudun, avec des remises en question tous les deux jours, des fouilles des photos prises par les détenus, des effacements de données... Je me suis finalement rapidement dressée contre le directeur. Mon premier jour auprès des mineurs a été tout aussi difficile. Je les ai sentis très curieux de savoir pourquoi j'étais là. Je devais être très solide. Face à une envie permanente de me tester et de me taquiner plus ou moins gentiment.

Avec les mineurs, je crois que mon physique a joué un rôle. J'ai 31 ans mais j'en paraissais moins. La différence n'est donc pas assez marquée. Durant chaque séjour, il y a un vrai jeu de défiance. Le lundi, c'est la découverte, on me jauge. Le mardi, la question est de savoir si je vais tenir. En fait, tout se joue le mardi. Le mercredi tout s'éclaire, et la confiance grandit jusqu'au vendredi.

**Gérald :** Photographier le visage d'un détenu n'est pas anodin. Comment cela s'est-il passé pour toi Marc dans les prisons françaises ?

**Marc :** Certains détenus étaient d'accord et m'ont même demandé les photos pour les envoyer à leurs familles. J'ai eu davantage de difficultés à Saint Martin de Ré où sont détenus des criminels devant effectuer de très longues peines. Le lieu est impressionnant et chargé d'histoire. C'est un ancien fort Vauban d'où partaient les bagnards pour la Guyane. Mais la sécurité y est optimale et omniprésente. Les détenus ne font pas un pas sans surveillant. Du coup, je n'ai pas insisté pour prendre des visages en photo. Le service de communication du ministère de la justice est d'ailleurs très sensible à ce sujet. J'ai été récemment rappelé à l'ordre concernant une photo publiée montrant le visage d'un détenu. Celui-ci reste pourtant flou et le prisonnier est sans nul doute le seul capable de se reconnaître. De plus, il m'avait remis une autorisation écrite pour exploiter cette image. Cela n'a pas suffi. Depuis le 1er janvier 2011, la loi a fort heureusement été modifiée par rapport au droit à l'image des détenus. Nous avons désormais davantage de souplesse, dès lors que le détenu a donné son accord.

**Gérald :** Il ne faut pas oublier qu'un détenu est censé sortir un jour de prison. Auquel cas, il ne souhaite peut-être pas découvrir sa photo présentée publiquement.

**Lizzie :** Je suis confrontée à ce problème pour tous mes sujets. J'ai travaillé sur les mères adolescentes. Elles ne seront plus ados un jour. Je travaille sur les femmes battues. Elles sont battues à un moment de leur vie et peuvent avoir refait leur vie. Même chose pour les prisons ou le chômage des cadres. Les gens évoluent. Ils me signent un papier daté, sans limite de durée. Cela m'est arrivé une seule fois d'être recontactée. J'ai alors retiré la photo, comprenant la situation. Mais tant qu'on ne me contacte pas, je me dis que cela ne pose pas de souci en soi. Aux femmes battues que j'ai rencontrées, j'ai systématiquement



St Martin.  
© Marc Montméat

laissé un papier avec mes coordonnées et celles de mon agence.

**Marc :** J'explique toujours aux détenus qu'il peut y avoir publication. Je leur laisse alors deux à trois jours pour réfléchir. C'est un vrai questionnement. Et j'avoue que je n'étais pas très à l'aise avec le fait d'exploiter l'image d'une personne actuellement en prison.

**Gérald :** Finalement, que retirez-vous comme enseignement de vos reportages ?

**Lizzie :** Pour mon sujet sur les mineurs en prison, j'avais fait une enquête sur soixante pays et je n'en ai visité que onze. Je souhaitais me rendre en Mongolie, à Cuba, en Chine... La liste des pays où je me suis cassé les dents est longue. J'avais également envie de visiter des pays où les choses sont bien plus encourageantes et où règne un réel respect de la personne prisonnière. Un vrai regret car j'aurais aimé montrer des lieux dignes pouvant servir de contre-exemples. Je ne voulais pas simplement dénoncer, je voulais surtout être utile. J'ai absolument voulu me

rendre en Colombie, malgré ma peur, car c'est le pays au monde qui respecte le plus les prisonniers. Tant que le détenu n'a pas dix-huit ans, il n'est pas pénalement responsable. Par conséquent, il doit faire une formation professionnelle dans des ateliers de mécanique ou de menuiserie. Il ne sera alors relâché que s'il a un employeur sérieux. Autre point positif qui concerne mon reportage en Russie : Amnesty Hollande et Belgique ont utilisé mes photos afin d'éditionner des cartes postales. Ils ont ensuite demandé à des enfants de collèges et de lycées d'écrire à Poutine afin de libérer leurs petits copains russes. Ce dernier a du coup reçu quelques centaines de lettres avec ces photos. Quand les observateurs d'Amnesty sont retournés dans les mêmes prisons, ils ont remarqué une nette amélioration de la situation, notamment la baisse de la surpopulation.

**Dorothy :** Un des détenus que j'ai rencon-

trés s'est depuis complètement entiché de la photographie ainsi que du travail de post-traitement. Cela me fait vraiment plaisir de savoir que j'ai pu lui apporter cette passion.

**Marc :** Mon métier consiste à faire sortir les gens de prison dans les meilleures conditions possibles. Si j'ai choisi de le faire, c'est que je me suis vite dit que j'aurais pu faire partie de ces gens qui sont de l'autre côté des barreaux. La prison est souvent un débat très passionné et très tranché, on parle avec le cœur. Aujourd'hui, il est vrai qu'on constate depuis quelques temps une amélioration sensible en termes de conditions d'incarcération. Ceci dit, les peines sont de plus en plus longues et les prisons plus pleines que jamais. D'autre part, et je vous rejoins, Lizzie et Dorothy, la prison revêt un côté criminogène. Cela se saurait si enfermer des gens permettait de les rendre meilleurs. ■

Lizzie Sadin : [www.lizzie-sadin.com](http://www.lizzie-sadin.com) • Dorothy Shoes : [www.dorothy-shoes.com](http://www.dorothy-shoes.com) • Marc Montméat : [www.marcmontmeat.com](http://www.marcmontmeat.com) • Les photos de Lizzie, Dorothy et Marc seront projetées le 11 juin prochain à l'occasion de La Nuit de la Photo.



Bedenac. © Marc Montméat